

The bloody English language L'article scientifique (5)

Hervé Laroche
ESCP Europe

Aux récents jeux olympiques de Tokyo, le téléspectateur égaré a pu s'étonner de voir que, dans les assauts d'escrime, les commandements sont donnés en français. Le chercheur en sciences de gestion, lui, sait que la compétition dans laquelle il est engagé se déroule largement en anglais. Certains acceptent cet état de fait, trouvant naturel qu'une langue commune régisse les échanges scientifiques. D'autres dénoncent cette hégémonie linguistique qui les handicapent et dans laquelle ils distinguent des effets de domination. Cet article n'a pas l'ambition de trancher ce débat, pas même d'y contribuer. Comme dans l'ensemble de la série, il a pour thème central le format imposé aux auteurs par le genre de l'article scientifique et l'analyse des conséquences de ce format. De ce point de vue, la langue anglaise est considérée comme un des éléments du format. Mais, puisque ces questions de l'hégémonie et du handicap linguistique sont incontournables, j'en ferai mon point de départ, pour atteindre ensuite les problèmes véritablement visés : quelles difficultés un chercheur francophone doit-il affronter dans ses entreprises de publication dans des revues anglophones ? Et quelles conséquences cela a-t-il sur la qualité des textes produits ? Pour cela, il faudra tout d'abord préciser la nature particulière de la langue que nous devons utiliser : non pas l'anglais, mais l'anglais académique. Ce point conduit à réexaminer les difficultés à affronter. Je discuterai ensuite les manières concrètes de surmonter ces difficultés, par le recours à la traduction, au *copy-editing* et à l'imitation des textes publiés. Enfin, le problème plus étroit de la traduction des données collectées dans une langue différente de l'anglais me ramènera vers la préoccupation principale de cette série : les dangereux excès du formatage de l'écriture scientifique.

Hégémonie de l'anglais et handicap linguistique

Le règne de l'anglais comme langue scientifique privilégiée est un phénomène récent. Il est apparu très progressivement au cours du XX^e siècle (Banks, 2018). Il est lié à un contexte politico-économique qui peut très bien évoluer en faveur d'autres dominations linguistiques. Cependant, les modes actuels de gouvernance de la recherche, centrés sur l'évaluation des publications dans les revues scientifiques, contribuent fortement à renforcer l'hégémonie de la langue dominante : si les revues qui comptent sont en anglais, alors les chercheurs vont écrire en anglais. Dans les disciplines qui sont au départ dominées par les institutions anglo-saxonnes, comme le management, l'effet est encore démultiplié. Les implications politiques et épistémiques ont été beaucoup

discutées (Boussebaa, & Tienari, 2021 ; Chanlat, 2014a, 2014b, 2018 ; SFM, 2021 ; Steyaert & Janssens, 2010 ; Tietze 2018 ; Tietze & Dick 2009, 2013). La nécessité de maintenir une activité de publication scientifique en langue française a souvent été réaffirmée (Gond, 2013 ; M. Mandard, 2020).

Le sujet est sensible. Le fait de ne pas disposer des mêmes ressources linguistiques est vécu par les non-anglophones comme un handicap et nourrit un sentiment d'injustice. Ceux qui acceptent sereinement l'anglais comme faisant partie des « règles du jeu » sont parfois regardés avec animosité, comme des traîtres ou des « collaborateurs ».

Il n'est pas inutile toutefois de s'interroger sur la réalité de ce handicap linguistique. Sur un plan général (toutes disciplines confondues), les éléments empiriques manquent pour en établir le constat de manière solide. Au contraire, il semble bien que les variables déterminantes pour l'accès à la publication de haut niveau soient d'ordre économique et social plutôt que d'ordre linguistique (Hultgren, 2019 ; Hyland, 2016). Il se trouve que, dans bien des cas, les facteurs économiques et sociaux et les facteurs linguistiques sont corrélés. Mais les chercheurs des pays aux systèmes d'enseignement supérieur et de recherche bien dotés en ressources n'ont pas de difficultés particulières pour accéder aux publications en anglais. La langue elle-même ne joue donc qu'un rôle très secondaire dans la compétition académique :

[...] while there is little doubt that feelings of hardship, inadequacy and injustice are genuinely felt by manuscript authors, and that matters of language and EAL [English as an Additional Language] status are frequently invoked and topicalized in manuscript reviews, it should not be automatically inferred that these concerns pan out in an actual failure to publish. (Hultgren, 2019)

Selon cette analyse, les plaintes que nous exprimons à propos de l'anglais ne sont pas seulement linguistiques : elles visent en fait à habiller et dissimuler des anxiétés différentes et plus générales, engendrées par le jeu compétitif et incertain de la publication. Ces angoisses peuvent bien sûr trouver des expressions directes, notamment collectives : les critiques du *publish and perish* sont abondantes. Mais, au niveau individuel, il est difficile pour le chercheur d'invoquer des difficultés liées à l'hégémonie américaine (associations, revues, etc.) et aux vices du système de publication et d'évaluation. Ce système est en effet organisé de telle sorte que l'égalité y soit en principe assurée (*peer reviews*, anonymat, principes professés, classements officiels, etc.). Le chercheur qui ne parvient pas à publier peut toujours se voir objecter (ou imaginer se voir objecter) qu'il est un chercheur médiocre. Il est beaucoup plus facile d'invoquer le handicap linguistique. Celui-ci semble clairement établi – c'est pratiquement un fait de nature – et il est largement partagé :

For manuscript authors, the strongly held feelings they clearly express about their linguistic inadequacy and inferiority may not only be about language but also reflect a number of underlying anxieties that can be about a range of different things. (Hultgren, 2019)

L'injustice linguistique serait donc un mythe (Hyland, 2016) ou, selon Hultgren (2019), un faux-fuyant (*red herring*). Cette conclusion conduit logiquement à faire aux chercheurs des pays non anglophones aux systèmes bien dotés (comme la France) le reproche suivant : vos plaintes infondées sont des plaintes de riches qui masquent les véritables inégalités. Nous voici donc sèchement remis à notre place.

D'une manière moins cruelle et plus nuancée, Curry & Gillis (2019) éclairent les raisons pour lesquelles ce handicap linguistique n'en est pas vraiment un.

De manière générale, nous avertissent-elles, il convient de se méfier de ce qui est couramment tenu pour vrai sur la publication en anglais par les non-anglophones. Curry et Gillis rappellent que derrière ces disciplines que sont l'EAP (English for Academic Purposes), l'ESP (English for Specific Purposes) ou plus récemment l'ERPP (English for Research and Publication Purposes), il y a une exploitation commerciale qui contribue à créer une demande de services linguistiques sans trop questionner les fondements des besoins linguistiques. En identifiant les idées reçues sur ces questions, elles souhaitent prévenir la réification qui consiste à tenir ces besoins pour indépendants du contexte global de la publication scientifique. Un des enjeux importants, notamment, est de ne pas figer la réflexion sur les démarches et outils d'aide à l'écriture scientifique. Comme on peut le constater dans les sciences de gestion, les ateliers d'écriture sont devenus un « marché » avec ses spécialistes, ses produits, ses circuits. L'étiquette ERPP pourrait bien couvrir l'émergence d'un versant spécifiquement linguistique de ce marché.

Curry & Gillis identifient huit idées reçues qui, sans être manifestement fausses, ne sont pas soutenues par des recherches empiriques et demandent sans doute des nuances et des approfondissements (Tableau 1). Il faut bien entendu garder à l'idée que les autrices raisonnent sur l'ensemble des champs académiques – les *management studies* peuvent bien sûr avoir leurs spécificités.

The Lore on Multilingual Scholars Publishing in English	
1	Multilingual Scholars Are Novices Who Automatically Face Challenges and Problems in Writing for Publication in English
2	Multilingual Scholars Only Want to Publish in Prestigious English-Medium Journals and Have Stopped Publishing in Their Local Language(s)
3	Multilingual Scholars Are Unquestioningly Accepting the Pressure to Publish in English-Medium Journals
4	Multilingual Scholars Are Not Disadvantaged When Trying to Get Their Work Published in English
5	Producing Error-Free, Native-Like, 'Standard' Written English Is the Main Way to Secure Publication in English-Medium Journals
6	All English-Medium Journals Require the Use of Common Rhetorical Structures in the Articles They Publish
7	Having A "Native English Speaker" Review a Text Will Help It Get Accepted by a Journal
8	Taking Text-Based Courses or Workshops Will Necessarily Help Scholars Get Their Work Published

Tableau 1 – adapté de Curry & Gillis (2019)

Nombre de lecteurs du *Libellio* sont certainement déjà convaincus, comme moi-même, que les idées reçues 1 à 4 sont très douteuses. Non, les problèmes d'écriture en anglais ne concernent pas que les débutants et ne s'effacent pas complètement avec l'expérience. Non, nombre d'entre nous souhaitent continuer à publier dans leur langue et, d'ailleurs, le font. Non, le « tout-anglais » n'est pas accepté par tous comme une loi naturelle. Si, les non-anglophones se sentent souvent pénalisés et handicapés (à tort ou à raison, telle est la question).

À l'inverse, avant la lecture de Curry & Gillis, j'aurais sans doute eu tendance à professer ou au moins à accepter les idées reçues 5 à 8. À chaque lecteur de juger pour lui-même. Selon la synthèse de Curry & Gillis, les raisons de douter de ces différentes idées reçues sont à peu près les mêmes pour toutes et peuvent se résumer ainsi : la

maîtrise de la langue anglaise n'est qu'une des multiples compétences nécessaires pour produire des articles acceptables par les revues :

Getting published also requires gaining access to resources, both discursive and “non-discursive” [...]; see also [...]; learning the varying social practices of journals; interacting with different kinds of “literacy brokers” [...]; and participating in academic research networks [...]. (Curry & Gillis, 2019)

L'intrication de ces différentes ressources est forte. La compétence linguistique nécessaire est dépendante des autres ressources et ne peut être apportée par une expertise indépendante, purement linguistique :

[...] language brokers who are unfamiliar with an author's (sub)discipline may not have the necessary knowledge of disciplinary practices, including linguistic and rhetorical preferences, to support success in publication [...]. (Curry & Gillis, 2019)

Bref, apprendre à écrire scientifiquement en anglais ne se décompose pas entre apprendre à écrire scientifiquement et apprendre à écrire en anglais. Par conséquent, les solutions d'ordre simplement linguistique (aide externe d'un locuteur anglophone ou d'un spécialiste, cours et ateliers centrés sur le problème linguistique, etc.) sont probablement de peu d'intérêt si elles ne s'insèrent pas dans un ensemble plus vaste d'actions visant à développer l'ensemble des ressources que nécessite l'accès à la publication dans les revues dites internationales.

Plus surprenante, en revanche, est l'affirmation (toutefois très modérée) par Curry & Gillis de tendances limitant la standardisation des exigences des revues sur le plan linguistique et stylistique.

[...] even within rigid regimes of practice and evaluation, variety has been documented, such as, for example, the order of sections in research articles [...]. Swales [...] in fact advocates for “experimentation in both style and substance” of academic writing, suggesting that established conventions can be successfully flouted and not only by senior scholars. (Curry & Gillis, 2019)

Les articles précédents dans cette série ont plutôt constaté un formatage de plus en plus rigoureux, malgré l'existence de nombreux appels à s'en affranchir. La rhétorique sur ce thème est certaine, les pratiques sont moins visibles. De plus, le lien entre la liberté stylistique et le desserrement de la contrainte linguistique peut s'avérer très ténu : par exemple, pour autant que cela soit vraiment envisageable, pouvoir modifier l'ordre des sections ne paraît pas être un grand soulagement pour un non-anglophone.

En revanche, Curry & Gillis notent que le développement de revues en anglais en dehors des zones linguistiques anglophones peut constituer un facteur d'allègement du fardeau linguistique pour les non-anglophones, dans la mesure où on peut espérer que ces revues aient des comportements linguistiques plus ouverts et plus tolérants. Néanmoins, en *management studies*, c'est un réconfort assez mince, au vu du rythme de développement de ces revues et de leur accession aux catégories supérieures des classements.

Les contributions discutées ci-dessus nous invitent à réorienter nos réflexions, nos discours et nos revendications quant à la question linguistique. Bien entendu, les enjeux épistémiques et politiques restent entiers : je n'ai traité que de l'accès aux publications, dans une perspective très stratégique et individuelle – un parti pris qui ne doit pas être compris comme une adhésion sans réserve aux règles de la compétition académique contemporaine. Ce point de vue épousant celui du chercheur avide d'écrire et de publier me conduit aussi à prendre au sérieux les difficultés ressenties

et à les examiner avec empathie. Même après le sermon administré par Hultgren (2019), l'auteur français que je suis trouve difficile d'admettre que les difficultés liées à la langue ne se traduisent aucunement dans les résultats ; et que la nécessité de consentir à des efforts supplémentaires n'ait finalement aucune incidence sur le taux, le rythme et le niveau des publications pour un auteur donné. Même si, à un niveau global, l'injustice linguistique n'en est pas vraiment une, même si personne n'est empêché de publier uniquement pour des raisons linguistiques, il reste que, au niveau individuel, le handicap linguistique demeure un problème. L'obstacle est franchissable, mais le surmonter implique un engagement, de l'attention, des actions, et il représente un souci. La suite de cet article va traiter deux questions relatives à ce souci : tout d'abord, il nous faut mieux comprendre la nature exacte de la difficulté que pose l'écriture en anglais pour un auteur francophone ; ensuite, j'examinerai les difficultés propres aux solutions pratiques que sont la traduction et l'écriture directe en anglais. Pour finir, j'évoquerai un problème plus spécifique aux recherches qualitatives : l'utilisation de données collectées en langue française dans un article en anglais.



L'adaptation à quel anglais ?

Pour l'historien David Banks, le scientifique français, marqué par une tradition cartésienne, souffrirait depuis longtemps d'avoir à s'adapter à la tradition empiriciste anglophone.

[...] although French intellectuals in the hard sciences adopted the empirical model, this never extended to the humanities and social sciences; hence, even today, French academics in these fields tend to have a basically Cartesian approach. Consequently, when French scientists face the problem of writing in English, they not only have to overcome the language difficulties but also the fact that their education within the French system has been geared to producing a Cartesian mindset. To the best of my knowledge, this question is not addressed in the linguistic training that French scientists receive. (Banks, 2018)

La formation linguistique que reçoivent les scientifiques français n'est à ma connaissance pas différente de celle que reçoivent les non-scientifiques français. En fait, l'idée d'une formation à la langue scientifique, qu'elle soit anglaise ou française, est étrangère à la France. Non seulement nous, Français, devons écrire dans une langue étrangère, mais en plus nous devons nous exprimer dans une forme spécifique de cette langue dont nous n'avons jamais appris à maîtriser l'équivalent dans notre langue maternelle. L'enseignement supérieur français, en effet, se soucie peu de normer le langage d'expression. Il y a une norme, certes, mais elle est implicite et, dans l'ensemble, se situe dans la continuité de celle qui domine l'enseignement secondaire. À quelques nuances près, la littérature demeure la principale inspiratrice du bon style. L'enseignement supérieur en langue anglaise, lui, définit sa propre norme de manière très explicite. C'est l'*academic English*, ou *English for academic purposes* (EAP), qui est à la fois la langue des études supérieures et la langue des travaux scientifiques. L'*academic English* n'est pas l'anglais vernaculaire, pas même une forme d'anglais soutenu. C'est un registre de langue bien particulier, qu'il faut enseigner aux anglophones eux-mêmes. Parmi ceux-ci, d'ailleurs, ils sont nombreux à railler cet anglais qui n'a plus grand-chose de la langue de Shakespeare.

Selon Swales & Feak (2012, p. 16), l'anglais académique présente des spécificités par rapport à d'autres langues, même dans leur version académique. On peut supposer que ces spécificités sont héritées de la tradition empiriciste évoquée par Banks, mais peu nous importe après tout. Il nous suffit de savoir que l'anglais académique tend à :

1. Expliciter davantage les objectifs et la structure du texte.
2. Mal tolérer les apartés et digressions.
3. Utiliser des phrases plus courtes, à la grammaire simplifiée.
4. Suivre des conventions plus strictes quant aux sections et aux titres.
5. Citer davantage de références.
6. S'appuyer davantage sur les références récentes.
7. Présenter des paragraphes plus longs (en nombre de mots).
8. Caractériser plus explicitement les manques (*gaps*) et les faiblesses dans la recherche existante.
9. Utiliser davantage de connecteurs entre les phrases.
10. Attribuer la responsabilité de la clarté et de la compréhension à l'auteur plus qu'au lecteur.

Ce dernier point est particulièrement important dans la mesure où il informe l'écriture bien plus profondément et subtilement que les autres. Pour comprendre cela, mettons-nous à la place d'un lecteur et prenons comme exemple le passage suivant :

Some recommendations are still relevant and can be implemented. Most of the recommendations were related to project management, public debt management, budgetary reforms and financial sector reforms.

Un Français n'aura aucun problème pour comprendre que les recommandations dont il est question dans la seconde phrase (*most of the recommendations*) ne concernent que les recommandations pertinentes (*still relevant*). En d'autres termes, aucun Français n'ira imaginer que la seconde phrase puisse décrire des recommandations non pertinentes qu'il n'est pas question de mettre en œuvre.

Aussi surprenant que cela puisse paraître à un Français, un lecteur anglophone a, paraît-il, cette capacité d'imagination. Il convient donc de rédiger de manière plus précise, comme par exemple :

Some recommendations are still relevant and can be implemented. Most of these still relevant recommendations were related to project management, public debt management, budgetary reforms and financial sector reforms.

Un *reviewer* anglophone sera donc irrité par le laxisme de la première formulation alors que l'auteur francophone s'énervera des pinaillages du *reviewer*. C'est un problème redoutable, qui dépasse de loin ce qu'on entend habituellement par précision de l'expression. Si un auteur francophone peut relativement aisément se contraindre à faire des phrases plus courtes et plus simples que les périodes à la Bossuet qu'il a appris à admirer dans ses cours de français, s'il peut renoncer à être brillant et éviter le registre de l'allusion, s'il peut comprendre que la complicité avec le lecteur n'a pas sa place dans un texte scientifique, il lui faut une familiarité bien plus profonde avec l'anglais pour soupçonner de tels problèmes et satisfaire de telles exigences. Il semble admis que la racine de ce problème soit à chercher dans une caractéristique culturelle décrite par l'anthropologue E.T. Hall. Dans les cultures dites « à contexte fort », la communication comporte une forte dose d'implicite et présuppose que l'interlocuteur prend en compte des informations de contexte pour interpréter les messages. La responsabilité de la compréhension est donc attribuée au récepteur. Dans les cultures dites « à contexte faible », la communication suppose que le message inclut tous les

éléments nécessaires à la compréhension. La responsabilité de l'émetteur est donc primordiale. Le récepteur ne doit pas avoir d'effort à faire pour interpréter le message.

La classification des cultures est toujours un exercice délicat. Il semble toutefois que, sur ce registre, le français (contexte fort) relève d'une autre catégorie que l'anglais (contexte faible – ainsi que les langues germaniques). Le chinois, paraît-il, nous serait sur ce plan plus familier. Qu'attendre sur ce point d'un traducteur ou d'un *copy editor* ? Difficile à dire, mais dans la mesure où, dans un article, ce type d'enjeux va se manifester de la manière la plus cruciale sur des questions techniques ou conceptuelles, et non sur des éléments factuels relevant de l'expression commune, il est peu probable que le traducteur ou *copy-editor* soit d'un grand secours. (Ici, un lecteur anglophone donc « à contexte faible » demanderait sans doute : pourquoi cela ? J'ajouterais alors : parce que le traducteur ou *copy editor* n'est pas un chercheur et n'a pas de compréhension fine des enjeux techniques ou conceptuels). Mais, au-delà de l'exemple limité à une phrase ou deux, c'est probablement un problème plus global qui se manifeste là. La prise en charge de la compréhension du texte par le lecteur est bien plus qu'une affaire de mots ajoutés ici ou là. Elle est inhérente à la formation des phrases, aux liens faits (ou non) entre les éléments du texte, à l'angle choisi pour introduire les idées, etc. Elle concerne le mouvement même de l'écriture.

Pour revenir sur la question du handicap linguistique, il est possible que, dans le royaume de cet anglais académique, les anglophones soient eux aussi perdants. La question est alors : sont-ils moins perdants ? Les efforts linguistiques qu'ils doivent eux-mêmes consentir sont-ils nettement inférieurs aux efforts des non-anglophones ? En simplifiant, on pourrait soutenir que la comparaison qui fait sens ici, ce n'est pas : la maîtrise de l'anglais par un anglophone opposée à la maîtrise de l'anglais par un non-anglophone, mais bien plutôt : la maîtrise de l'anglais académique par un anglophone opposée à la maîtrise de l'anglais académique par un non-anglophone. On pourrait imaginer un phénomène d'égalisation total ou relatif, tout comme si, par exemple, la langue de publication était une langue nouvelle pour les deux catégories. Ce point, à ma connaissance, n'a pas été exploré.

Il faut reconnaître qu'il y a toutefois de bonnes raisons de penser qu'un déséquilibre sérieux demeure. En effet, le chemin d'accès du non-anglophone à l'anglais académique passe largement par l'anglais vernaculaire, en tout cas par des formes non académiques de l'anglais (celles qui sont enseignées dans les pays non anglophones, par exemple). Il est difficile d'imaginer un passage direct à l'anglais académique. Même dans ce cas, il est très probable que le fait de disposer de la maîtrise de l'anglais vernaculaire constitue un avantage significatif. On pourrait se demander, évidemment, si un Écossais non éduqué des quartiers populaires de Glasgow (à l'instar des héros du très beau film *The Angels' Share*, Ken Loach, 2013) n'aurait pas de très sérieuses difficultés à maîtriser l'anglais académique. Mais la question reste assez théorique : par construction, l'anglais académique n'est nécessaire qu'à des individus d'un haut niveau d'éducation.

Inversement, des non-anglophones très éduqués peuvent se sentir plus à l'aise pour écrire des textes académiques en anglais que pour les écrire dans leur propre langue, non par un don surnaturel mais parce que, orientés d'emblée vers la publication en anglais, ils ont développé des compétences d'écriture académique dans la langue anglaise et non dans leur langue d'origine (Nygaard, 2019). Un tel constat pourrait conduire le chercheur utilitariste à renoncer à publier en français et à concentrer sa pratique et son apprentissage de l'écriture académique sur la seule langue anglaise.

Pour le lecteur du *Libellio*, cependant, la conclusion à tirer de ce qui précède est qu'il ne faut pas se tromper de cible : si la consommation intense de séries anglaises ou américaines peut le faire progresser en anglais, la transposition de ces compétences dans l'écriture scientifique est peu probable. C'est un autre anglais qu'il lui faut maîtriser. Les amateurs de ces séries trouveront que c'est une mauvaise nouvelle, sans que les autres ne trouvent pour autant que c'en soit une bonne.

Face au texte à écrire

Mais après tout, en théorie, l'auteur français pourrait ne pas avoir à se préoccuper de sa compétence linguistique : il y a des traducteurs qu'il suffit de payer. Ce serait donc un simple problème de financement. En pratique, l'auteur a le choix entre deux stratégies principales : écrire en français et se faire traduire ; écrire en anglais et avoir recours à un *copy editing* (généralement fait par un traducteur, mais pour une somme moindre). Le succès de la première stratégie dépend bien entendu de la qualité

de la traduction. L'accès à un traducteur versé dans l'écriture scientifique n'a rien d'évident et implique un coût supérieur (du moins je le suppose). Même lorsque la traduction est « de qualité scientifique », l'adaptation du texte anglais aux intentions de l'auteur et aux attentes spécifiques de la revue (avec toutes les finesses relatives au langage spécialisé mobilisé) demande à l'auteur une capacité de relecture qui suppose déjà une haute compétence linguistique. De plus, l'établissement du texte soumis ne signifie pas la résolution du problème linguistique. En cas de succès, il faut en effet faire face à la rédaction des versions successives de l'article, ainsi qu'à la rédaction des réponses à l'editor et aux reviewers, exercice subtil d'une importance cruciale. Outre, bien entendu, la question des ressources budgétaires, la gestion du processus de révision, déjà complexe, se trouve considérablement alourdie. On voit donc que, même en ayant recours à l'aide d'un traducteur professionnel compétent, il est en pratique inenvisageable de publier en anglais sans une solide base dans cette langue.

La stratégie du *copy editing*, que je préfère personnellement, suppose toutefois une capacité d'écriture en anglais qui soit suffisamment fluide pour que le mouvement de l'écriture puisse traduire assez bien les intentions de l'auteur. Il faut être capable

de produire un texte d'une clarté suffisante pour que le *copy-editor* ne soit pas confronté à des problèmes d'interprétation majeurs et ne s'engage pas sur des fausses pistes. J'aurais pour ma part tendance à considérer que, si l'on a le niveau suffisant pour gérer les difficultés inhérentes à la traduction mentionnées ci-dessus, alors on a les capacités d'écrire directement en anglais – ce qui a pour conséquence de rendre inutile le recours au traducteur. Mais ceci peut bien entendu varier très fortement selon les personnes. Ma propre expérience m'amène, en tout cas, à déconseiller l'auto-traduction, même lorsqu'elle est suivie d'un *copy editing*. Se traduire soi-même est selon moi la pire des tortures linguistiques que l'on puisse s'infliger. Mais le recours à une traduction automatique sur laquelle on peut ensuite travailler directement est peut-être une solution permise par les outils aujourd'hui accessibles. Et peut-être, dans un avenir proche, les progrès de ces outils permettront-ils d'atteindre



une qualité suffisante pour se contenter d'un *copy editing* léger. Évidemment, l'aide des outils actuels et futurs sera sans doute variable selon la nature et le contenu des articles (empiriques ou théoriques, quantitatifs ou qualitatifs, à méthodologie standard ou à méthodologie innovante, etc.).

Qu'il s'agisse de gérer efficacement la production d'un traducteur ou d'exploiter l'aide du *copy editor*, il faut donc acquérir une capacité linguistique en *academic English*. En l'absence de formation spécifique (inexistante aujourd'hui en France), la stratégie la plus évidente pour développer cette capacité consiste, évidemment, à imiter les textes publiés. C'est peut-être même la stratégie privilégiée lorsqu'on bénéficie d'une formation spécifique : l'imitation est une recommandation majeure des ouvrages sur l'*academic writing* pour les étudiants anglophones, et une large part de leur contenu consiste à encadrer cette imitation par diverses formules d'exercices. S'imprégner de ces textes, du vocabulaire, des tournures, des micro-structures assurant la lisibilité et la cohérence, etc. et chercher à les reproduire : c'est efficace, y compris à court terme sur un projet d'article en cours (évidemment urgent).

Tous ceux qui s'inquiètent ou s'indignent de l'hégémonie académique anglo-saxonne et de ses effets verront dans ces pratiques d'imitation la manifestation d'un asservissement de la pensée elle-même. Il n'y a guère de doute que, à recopier des sections entières (par exemple, les sections *Methods*) qu'on adapte ensuite en modifiant les termes et les éléments factuels, on fait plus que changer de langue. C'est après tout logique : si la compétence linguistique ne peut être séparée, en pratique, des compétences rhétoriques nécessaires à une expression recevable par les *editors* et *reviewers*, on doit admettre qu'imiter permet d'acquérir, par imprégnation, une capacité à penser en anglais comme pense un anglophone. C'est d'ailleurs l'intérêt de l'imitation. Mais il s'agit là de la pensée nécessaire à l'écriture, et non (ou du moins, pas nécessairement) de la pensée conceptuelle. L'abondante utilisation des auteurs français (Foucault, Bourdieu, Derrida...) dans les publications relevant des *critical management studies* prouve, s'il en était besoin, que les cadres conceptuels peuvent voyager d'une langue à l'autre (concernant d'autres langues, on peut aussi citer Heidegger qui est une source d'inspiration importante en *organization studies*). Je prie le lecteur de garder à l'esprit que je raisonne ici d'un point de vue pratique. Je ne me prononce pas sur le degré de fidélité ou de trahison que présentent les utilisations de ces auteurs dans les articles en anglais, laissant cela aux spécialistes. Je me borne à rappeler – chose très banale – que les auteurs et leurs concepts peuvent traverser les langues tout comme ils peuvent traverser les disciplines. Par conséquent, s'il est certainement possible de critiquer l'usage qui est fait des idées de Foucault dans les articles en anglais et d'imputer au changement de langue certaines dérives d'interprétation, il est difficile de soutenir qu'utiliser Foucault en anglais tels que les anglophones utilisent Foucault représente un asservissement d'une pensée francophone. Une limitation et une contrainte, sans doute, mais pas un asservissement.

Il reste que la nécessité d'acquérir la « bonne » manière d'écrire en anglais sur ou selon un auteur francophone pousse naturellement à une pratique qui peut légitimement être vécue comme désagréable (pour ne pas dire plus) : ne lire cet auteur qu'en anglais. En effet, l'auteur non anglophone est conduit à s'interdire de lire dans sa propre langue, même lorsque les ouvrages ont été rédigés dans cette langue. Tout retour au texte initial s'avère extrêmement coûteux. Il faudra en effet à un moment ou à un autre refaire une traduction (directe ou indirecte) de ces

textes. Outre le temps et l'effort que cela implique, une telle entreprise comprend un risque énorme de voir cette traduction contestée par les *editors* et *reviewers* qui lui opposeront les versions anglophones admises parmi eux. Il faut donc, de toute façon, consulter les versions anglaises de ces textes. Dès lors, pourquoi s'encombrer du français ? Cela ne vaut la peine que dans le cas très marginal d'une stratégie de « vrai lecteur » (Bayard, 2007) qui entreprend de revenir à la source pour contester les interprétations admises ou en suggérer de nouvelles. Encore faut-il que ceci soit admis : un auteur français m'a rapporté avoir reçu d'un *reviewer* la remarque selon laquelle il était impossible d'accepter son analyse du même Foucault parce que les textes sur lesquels il s'appuyait n'avaient pas encore été traduits en anglais et que, de ce fait, toute vérification par un non-francophone était impossible.

On trouvera dans Steyaert et Janssens (2010) des exemples de problèmes liés à la traduction ainsi que des propositions de stratégies collectives pour faire évoluer les pratiques des revues. Par un renversement curieux, il faut tirer de ces réflexions que la diversité linguistique et culturelle des auteurs (ici, je parle des auteurs d'articles, non des auteurs de référence) non seulement ne se traduit pas par un enrichissement de l'écriture scientifique, mais au contraire se révèle un facteur de conformisme accru. Les effets de l'imitation, s'ils ne conduisent pas jusqu'à l'asservissement, ne vont certainement pas dans le sens d'un enrichissement et d'une variété accrue. L'hégémonie de l'anglais apparaît comme un auxiliaire de l'hégémonie de la norme d'écriture scientifique. La logique uniformisante du genre se nourrit de cette diversité, l'absorbe, et en sort renforcée. L'homogénéisation de la recherche trouve là un moteur supplémentaire (Boussebaa & Tienari, 2021).

La traduction des données, ou : quand la science engendre la fiction

L'omniprésence des auteurs anglophones, dans notre univers académique, a pour conséquence que la plupart des articles sont rédigés en anglais à partir d'un matériau empirique collecté et analysé dans la langue anglaise selon des outils théoriques conçus en anglais. Cette régularité statistique s'est transformée en norme implicite :

Whereas the linguistic performance of academic scholarship tends to be primarily reflected on in the context of cross-cultural and international research, we have to realize that much European research that is published in English is based on data acquired in a different language. Even more, the transformation of the data from the field to a journal is a translation, maybe not between different (foreign) languages, but definitely between different cultures and their idiosyncratic wordings and concepts. (Steyaert & Janssens, 2010, p. 137- 138)

Les cas différents sont, *de facto*, des cas déviants. Si un projet d'article échappe à cette configuration de base, c'est à l'auteur de trouver les solutions pour couler son travail dans ce moule. Aucun effort spécifique ne peut être demandé à l'*editor*, aux *reviewers*, pas plus bien entendu qu'au lecteur. Les anecdotes à ce sujet sont nombreuses. Ainsi de la remarque citée ci-dessus, à propos des textes de Foucault non encore traduits en anglais. Un bon exemple d'une telle démarche est l'histoire d'une publication racontée par Meriläinen *et al.* (2008), qui montre notamment comment l'idée d'ajouter un matériau empirique collecté en anglais dans le Royaume-Uni à un matériau original collecté en Finlande (et en finnois) aboutit finalement à un article où le matériau finlandais devient le complément du matériau anglais, qui s'impose « naturellement » comme reflétant la réalité empirique « normale ».

Sur ce point, j'analyserai une anecdote personnelle qui, pour spécifique qu'elle soit, me semble illustrer les contorsions que nous sommes contraint de faire et contenir les principales clés du problème.

Il y a quelques années, dans un article soumis à une revue « prestigieuse », ma co-auteurice et moi-même avons été confrontés à un problème purement linguistique. L'article faisait l'analyse de conversations qui s'étaient tenues en français. Évidemment, ces conversations avaient été traduites en anglais par nos soins. Comme nous utilisons les outils méthodologiques de l'analyse conversationnelle, nous nous trouvions devant la question difficile de la traduction. Que convenait-il de faire ? L'analyse devait-elle être conduite sur le texte en français ? Dans ce cas, la traduction anglaise des conversations n'ayant qu'un rôle de communication, elle n'avait pas à être présentée selon les règles précises et contraignantes de l'analyse conversationnelle. Ou bien devions-nous opérer l'analyse sur le texte traduit ? Cette seconde option nous semblait absurde. Même si le fait crucial des prises de tour de parole reste inchangé, nombre d'éléments analysés dépendent en effet fortement de la langue (le vocabulaire, les pauses, les inflexions, la tournure des phrases, etc.). Nous avons donc cherché des références indiquant les consignes et les usages pour des problèmes de ce type, dont nous pensions qu'ils étaient courants. À notre grande surprise, nous n'avons rien trouvé, sinon des textes fort techniques et non pertinents sur les enjeux de la traduction. Nous avons alors choisi une voie moyenne : faire l'analyse sur le texte traduit, mais d'une manière simplifiée, en écartant les éléments dont la reproduction était trop déformée par la traduction. Nous avons expliqué notre choix dans la section méthodes et offert de joindre le texte français pour contrôle. Nous avons argumenté que, par rapport à l'objectif de l'article, les éléments négligés n'étaient pas susceptibles de peser significativement sur nos résultats.

Les retours d'évaluation n'ont montré aucune prise en considération du problème de la traduction, alors que nous nous attendions à des conseils ou des directives. L'analyse simplifiée convenait à certains évaluateurs mais pas à d'autres, qui nous ont reproché les manques et ont demandé une intégration des éléments écartés. Nous avons donc soumis une deuxième version déployant le protocole complet de transcription des conversations selon le code consacré dans la discipline. Nous avons inclus certains de ces éléments initialement écartés dans l'analyse, d'une manière toutefois peu poussée. Il nous paraissait, par exemple, qu'analyser la signification d'une durée particulièrement longue d'un « er... » traduisant un « euh... », était au moins aventureux, au pire une imposture. Tout en ayant indiqué les inflexions (ascendante ou descendante), nous nous sommes refusés à les inclure dans l'analyse, puisque les inflexions en français et en anglais sont différentes et que nous n'étions en rien assurés que les inflexions que nous avons indiquées à partir de l'audition des conversations en français auraient été présentes dans une conversation similaire en anglais.

Au tour suivant, le même évaluateur a salué notre effort mais a persisté dans son jugement sur le manque de finesse de l'analyse. Là encore, le fait que le texte était une traduction n'a pas été relevé.

Cette histoire absurde illustre assez bien la négation du fait linguistique dans le champ des *organization studies* (et vraisemblablement dans bien d'autres). Il est particulièrement frappant d'y constater :

- L'absence de doctrine sur ce type de problème. Une exploration rapide suggère que ces problèmes sont en fait rares, les auteurs s'en tenant à leur sphère

linguistique dans ces disciplines du langage. Lorsqu'ils sont examinés, c'est sous l'angle explicite de la traduction, donc dans un sous-domaine disciplinaire, comme un objet en soi. De manière générale, les questions liées à la traduction n'ont pas fait l'objet d'une attention à la hauteur des problèmes rencontrés par les auteurs et les revues (Wilmot & Tiezke, 2020).

- L'indifférence absolue de l'*editor* et des *reviewers*. On peut penser que cette indifférence est l'objet d'une absence de perception du problème ; mais on peut aussi imaginer qu'elle résulte de l'incapacité à donner au problème des réponses validées.
- Le comportement de soumission des auteurs – soumission étant ici entendu dans son sens comportemental (se soumettre) et non comme l'acte de proposer un article à une revue. Cette soumission à des normes implicites et obscures a engendré une certaine ruse, voire une certaine duplicité, dans l'espoir d'arriver à un compromis acceptable.
- La qualité scientifique déplorable des choix produits par le processus. Dans le meilleur des cas, si on considère que les résultats empiriques restaient fondés, les analyses présentées comportaient des éléments pratiquement fictionnels, superfétatoires, inutilement encombrants. Dans le pire, on peut mettre en doute les résultats.
- L'imitation étendue jusqu'à la fiction. Traduire les données est une chose. Les traduire et les traiter comme si elles avaient été produites directement en anglais en est une autre. Il y a là une création de réalité qui se rapproche de la fiction. En conférant aux conversations traduites des qualités qui n'ont jamais été constatées, nous avons avancé un pas plus loin dans la fabrication d'un monde propre à la recherche, bien au-delà, à mon sens, de ce qui est indispensable. La restitution d'un matériau empirique ne peut, bien entendu, être un reflet exact de ce qui a été collecté. Dans les précédents articles de cette série, j'ai convenu du fait que la mise en narration de la recherche et de l'objet empirique était inévitable. Les nécessaires omissions et simplifications, les cadrages théoriques plus ou moins explicites, les mises en cohérence, et par-dessus tout la configuration d'un récit conforme aux préceptes de la *scientific story* attendue par les *editors* et les *reviewers* et étroitement sanglé dans un plan type : tout cela semblait déjà représenter une somme excessive d'artifices. Faire comme si les données venaient d'Angleterre ou des États-Unis fait passer de l'embellissement au travestissement.

Conclusion

Le problème de l'anglais tend à cristalliser des enjeux et des anxiétés qui le dépassent largement, dans une époque de plus marquée, d'une part, par une internationalisation générale et, d'autre part, par une attention inquiète au langage. L'obstacle linguistique est réel mais il n'est peut-être pas aussi significatif qu'on le dit souvent. Ce qui demeure frappant, c'est qu'il ne fasse pas véritablement l'objet d'une attention spécifique et d'une politique explicite de la part des revues anglophones et des associations qui les contrôlent, alors qu'elles se montrent pourtant très pointilleuses sur nombres d'autres questions (voir par exemple : https://www.egosnet.org/egos/about_egos/diversity_and_anti-harassment_policy). L'égalité et la qualité, objectifs que pourtant ces associations mettent en avant, ne s'en trouvent pas renforcées ■

Références

- Bank David (2018) "Thoughts on Publishing the Research Article Over the Centuries", *Publications*, vol. 6, n° 1, p. 10. <https://doi.org/10.3390/publications6010010>
- Bayard Pierre (2007) *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, Paris, Éditions de Minuit.

- Boussebaa Mehdi & Tienari Janne (2021) "Englishization and the Politics of Knowledge Production in Management Studies", *Journal of Management Inquiry*, vol. 30, n° 1, pp. 59-67.
- Chanlat Jean-François (2014) "Language and Thinking in Organization Studies: The Visibility of French OS Production in the Anglo-Saxon OS field", *International Journal of Organizational Analysis*, vol. 22, n° 4, pp. 504-533.
- Chanlat Jean-François (2014) "Langue et pensée dans le champ de la recherche en gestion: constats et enjeux et atouts de la langue française", *Gérer et Comprendre*, n° 115, pp. 4-17.
- Chanlat Jean-François (2013) "Défense de la langue française comme langue scientifique", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 9, n° 3, pp. 7-16.
- Chanlat Jean-François (2018) "Les avatars de la circulation des idées entre les champs de langue française et de langue anglaise", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 1, pp. 7-15.
- Curry Mary Jane & Lillis Theresa (2019) "Unpacking the Lore on Multilingual Scholars Publishing in English: A Discussion Paper", *Publications*, vol. 7, n° 2, p. 27.
- Gond Jean-Pascal (2013) "Pourquoi écrire et publier en français ?", *Revue internationale PME*, vol. 26, n° 2, pp. 7-12. <https://doi.org/10.7202/1024318ar>
- Hultgren Anna Kristina (2019) "English as the Language for Academic Publication: On Equity, Disadvantage and 'Non-Nativeness' as a Red Herring", *Publications*, vol. 7, n° 2, p. 31. <https://doi.org/10.3390/publications7020031>
- Hyland Ken (2016) "Academic Publishing and the Myth of Linguistic Injustice", *Journal of Second Language Writing*, vol. 31, pp. 58-69.
- Mandard Matthieu (2020) "Pourquoi défendre les revues de gestion françaises ?", *Revue Française de Gestion*, vol. 46, n° 291, pp. 9-22.
- Meriläinen Susan, Tienari Janne & Thomas Robyn (2008) "Hegemonic academic practices: Experiences of publishing from the periphery", *Organization*, vol. 15, n° 4, p. 584-597.
- Nygaard Lynn P. (2019) "The Institutional Context of 'Linguistic Injustice': Norwegian Social Scientists and Situated Multilingualism", *Publications*, vol. 7, n° 1, p. 10. <https://doi.org/10.3390/publications7010010>
- Société Française du Management (2021) "Les nouveaux enjeux de la souveraineté : entreprises, société, académiques", Séminaire d'hiver, 10 mars 2021.
- Steyaert Chris & Janssens Maddy (2013) "Multilingual Scholarship and the Paradox of Translation and Language in Management and Organization Studies", *Organization*, vol. 20, n° 1, pp. 131-142.
- Swales John M. & Feak Christine B. (2012, 3rd ed) *Academic Writing for Graduate Students: Essential Tasks and Skills*, Ann Arbor (MI), University of Michigan Press.
- Tietze Susanne (2018) "Multilingual Research, Monolingual Publications: Management Scholarship in English Only?", *European Journal of International Management*, vol. 12, n° 1-2, pp. 28-45.
- Tietze Susanne & Dick Penny (2009) "Hegemonic Practices and Knowledge Production in the Management Academy: An English Language Perspective", *Scandinavian Journal of Management*, vol. 25, n° 1, pp. 119-123.
- Tietze Susanne & Dick Penny (2013) "The Victorious English Language: Hegemonic Practices in the Management Academy", *Journal of Management Inquiry*, vol. 22, n° 1, pp. 122-134.
- Wilmot Natalie Victoria & Tietze Susanne (2020) "Englishization and the Politics of Translation", *Critical Perspectives on International Business*, vol. ahead-of-print, n° ahead-of-print. <https://doi.org/10.1108/cpoib-03-2020-0019>